



Thomas Gunzig



MANUEL  
DE SURVIE  
À L'USAGE  
DES INCAPABLES



Roman

Thomas Gunzig

# Manuel de survie à l'usage des incapables



## Du même auteur chez le même éditeur

MORT D'UN PARFAIT BILINGUE, roman, Prix Victor Rossel

LE PLUS PETIT ZOO DU MONDE, nouvelles, Prix des Éditeurs 2003

KURU, roman

10000 LITRES D'HORREUR PURE, roman, Prix Masterton 2008

ASSORTIMENT POUR UNE VIE MEILLEURE, nouvelles

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,  
du soutien du Centre national du livre.

ISBN : 978-2-84626-414-3

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Pour Sylvie, toujours grande et belle*

« *Pendant que tu te lamentes, les autres s'entraînent.* »

Arnold Schwarzenegger, *Pumping Iron*

# Première partie

Wolf regardait l'eau sombre chargée de morceaux de glace.

Il ne pensait à rien d'autre qu'au vent froid qui lui attaquait le visage. Il n'avait pas vraiment mal et ce n'était pas bon signe : ça voulait dire que les parties supérieures de son épiderme étaient gelées, ça voulait dire que c'était comme des brûlures et que la douleur ne viendrait que plus tard, ce soir, quand il serait en train de s'endormir, et que tout ce qu'il pourrait faire, ça serait mendier des aspirines au Norvégien qui dormait sur la couchette d'à côté.

Sur ce bateau, Wolf était le moins expérimenté de tous. Les autres employés avaient déjà fait ça plusieurs fois : embarquer en Irlande sur un gros baleinier industriel et puis remonter vers le

nord-est, en direction de l'Islande, passer l'île Jan Mayen pour remonter vers le Spitzberg. À partir de là, en pleine mer polaire, le seul endroit où en vertu des accords passés entre la Commission baleinière internationale, l'Organisation mondiale du commerce et les juristes de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle, on pouvait attendre de tomber sur une baleine et on pouvait la harponner.

Évidemment, l'ennui c'était qu'on n'avait plus vu de baleines dans ce coin depuis plus de cinquante ans. Alors, les propriétaires des baleiniers pêchaient des crabes des neiges. C'était moins lucratif, mais c'était autorisé. Le crabe, ça partait bien. Chacun d'eux, arraché aux profondeurs sombres et silencieuses de la mer, allait se retrouver vendu dans les restaurants chics d'Europe, d'Asie et d'Amérique, mangé avec les doigts par des hommes d'affaires, des femmes d'affaires, des chefs de gouvernements, des acteurs et des escort-girls slovaques... Le crabe, ça marchait bien, mais une baleine... Ça, ça aurait été la fortune pour celui qui la capturerait. Pour une vraie baleine, les fonds de pension comme le Texas Pacifique Groupe ou le Kohlberg Kravis Roberts & Co offraient des sommes astronomiques. Cela n'était écrit nulle part, personne n'avait fait paraître de petite annonce, mais cela faisait partie des choses que tout le monde savait, cela faisait partie des grandes évidences, comme le fait qu'avant de monter sur le pont d'un bateau de pêche où le vent souffle à plus de trente kilomètres



à l'heure, on se passe la peau à la vaseline sous peine d'avoir les pommettes gelées à la fin de la première heure de la première journée de travail.

Wolf regardait trois types en train de briser à grands coups de batte de base-ball la glace qui s'était accumulée sur les câbles pendant la nuit. Sa montre indiquait 8h20, il avait encore dix minutes devant lui avant de devoir prendre le relais. Il leva les yeux, derrière les épaisses fenêtres en plexiglas du poste de pilotage, il devinait la silhouette du capitaine. Il ne comprenait pas comment ce type pouvait faire ce métier depuis aussi longtemps. La plupart des gens qui s'engageaient sur des bateaux le faisaient pendant un an ou deux. Après ça, ils étaient trop usés, ou trop dégoûtés par les conditions de travail, ou bien ils avaient perdu un doigt, ou bien une main dans un treuil. Mais le capitaine, lui, ça faisait vingt ans qu'il était en mer.

Vingt ans et pas une seule baleine.

Pourtant, une baleine, ça aurait été son ticket de sortie. Une baleine, ça aurait été une petite maison confortable, une bonne retraite dans un endroit chaud.

Une baleine, ça aurait été le bonheur.

Sur ce bateau, il y avait du bruit en permanence : le bruit rauque des moteurs, les bruits métalliques des câbles contre la coque, le bruit cristallin des morceaux de glace venant frapper la proue et le bruit mouillé de l'écume qui retombait de part et d'autre du bateau. Une vraie cacophonie qui obligeait tout le monde à parler fort et parler fort, ça ajoutait

encore au bruit. Pour éviter de devenir dingues, certains travaillaient avec des bouchons dans les oreilles, d'autres écoutaient de la musique avec des lecteurs MP3 chinois qui n'avaient aucun bridage du volume. Wolf, lui, se contentait de se mettre les paumes contre les oreilles en poussant fort. Il faisait alors presque calme et ce calme, ça lui permettait de se détendre un peu et de penser à autre chose qu'à son travail.

Par temps clair, il laissait partir son regard au-dessus des eaux bleu sombre de l'océan Arctique, jusqu'à l'horizon. Il essayait de fondre son esprit dans la lumière spectrale du jour polaire, il avait l'impression de se dissoudre dans un verre de lait glacé. C'était agréable. Il oubliait un moment tout ce qui l'avait poussé à monter sur ce bateau, il ne pensait plus à Cathy, à son visage endormi qu'il pouvait regarder pendant des heures, à sa peau aussi douce que du coton génétiquement modifié et tissé avec soin dans une usine du Kerala. Il savait que ces souvenirs, ce n'était qu'un paquet de clichés. Il aurait pu essayer de se souvenir de leurs discussions politiques, il aurait pu essayer de se souvenir de leurs soirées passées à ne rien faire d'autre que regarder des concours de chansons à la télévision, il aurait pu essayer de se souvenir du système complexe qu'ils avaient mis au point pour savoir qui allait faire la vaisselle. En cinq ans, il avait amassé un million de souvenirs, mais ceux qu'il préférait c'était le visage de Kathy quand elle dormait et la douceur de sa peau. Des souvenirs tellement formatés qu'il se

demandait parfois s'ils ne lui avaient pas été livrés par une boîte de communication. Peu importait de toute façon, ces souvenirs-là lui permettaient de planer quelques minutes en regardant l'air givré et surtout, ces souvenirs-là chassaient tous les autres.

Surtout les mauvais.

Sa montre indiquait maintenant 8h29. Il vit que les trois types achevaient de cogner contre la glace et le regardaient du coin de l'œil. Ça allait être à lui et à la deuxième équipe de prendre le relais : remonter la dizaine de casiers pleins d'un mètre cube de crabes, décharger le tout sur le pont pour faire le tri et surtout faire attention à ne pas perdre un doigt ou un œil dans l'opération. Il soupira, il n'avait pas l'habitude et les muscles de ses bras étaient encore endoloris des quelques jours de travail qui venaient de s'écouler. Mais le pire, c'étaient ses mains dont les paumes étaient presque à vif. Sous ses épais gants de travail, il les avait emballés dans des bandes de tissu qu'il avait découpées dans un tee-shirt. Il espérait que ça allait lui servir de protection et lui permettre de tenir toute la journée.

Il se dirigeait vers la zone de déchargement quand un coup de sifflet traversa comme une balle tous les bruits parasites. Les deux types qui allaient redescendre dans leur cabine levèrent les yeux vers le poste de pilotage. Le capitaine était sorti et se tenait debout, le regard rivé à tribord. Les quelques personnes présentes sur le pont tournèrent la tête.

D'abord, personne ne vit rien. L'eau, la glace, le reflet blanchâtre d'un ciel blanchâtre. Puis,

à deux ou trois cents mètres, il y eut comme un remous sombre à la surface de l'eau, suivi d'un jet écumant.

La voix amplifiée du capitaine résonna sur le pont. Il hurlait de toutes ses forces dans le micro du poste de commandement qu'il tenait à deux mains :

— Une baleine ! À tribord !

Il y eut un moment de stupeur où personne ne fit rien. Quelques employés des heures de la nuit déboulèrent des cabines, le visage bouffi de sommeil. Puis, comme si l'exercice avait été répété, tout le monde se mit en place. Et ceux qui, comme Wolf, n'avaient rien à faire restèrent sur le pont pour voir comment ça allait se passer.

Un des employés les plus anciens, un Allemand trapu qui semblait être aussi indifférent au vent et au froid qu'une canette de Pepsi, courut vers l'avant du bateau et ôta la bâche qui recouvrait le canon à harpon. Il le manœuvra dans tous les sens et fit un geste au capitaine. Le bateau vira brutalement, brisant la houle en un choc sourd, manquant de faire tomber tous les hommes qui étaient maintenant rassemblés sur le pont.

Sans que cela soit vraiment nécessaire, mais inspirés par une sorte de mouvement solidaire avec leur collègue allemand qui allait être confronté à ce qui serait certainement le point culminant de sa carrière, deux autres anciens employés vinrent se poster à ses côtés. Ils se regardèrent un moment, comme s'ils s'assuraient qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, puis comme le reste de l'équipage ils se tournèrent vers la proue.

Le capitaine avait mis les gaz, les quinze mille chevaux des moteurs faisaient un bruit infernal en poussant les tonnes d'acier que pesait le bateau. Ils prirent de la vitesse et firent une pointe autour des dix nœuds. Des embruns chargés de cristaux de glace aussi coupants que des éclats de verre giflaient les visages. Mais personne ne prêtait attention ni aux embruns ni à la glace, tout au plus Wolf rentra son menton dans le col montant de sa veste. Tout le monde retenait sa respiration et gardait les yeux rivés vers l'avant du bateau à l'endroit approximatif où la baleine avait disparu. Le temps parut ralentir. Trente secondes passèrent comme une heure puis, à quelques dizaines de mètres, la baleine sortit une échine bien visible, impeccablement lisse. Sous la luminosité blafarde, son épiderme brillait comme un pneu neuf. Elle souffla bruyamment et sembla attendre. L'équipage put voir un œil rond et noir, rêveur, puis elle plongea à nouveau. Le bateau ralentit et sous le double effet de l'inertie et de son sillage qui l'avait rattrapé, il piqua du nez dans une vague dont le sommet écumant inonda un instant le pont. Le capitaine mit le moteur au ralenti. Une désagréable odeur de gaz d'échappement vint irriter les gorges de l'équipage. Personne ne pouvait le voir, mais on l'imaginait facilement cramponné à la barre, scrutant l'eau ou sondant toutes les chances de son avenir.

Alors, dans le presque silence qui s'était soudain abattu sur cette infime partie de l'océan, dans un grand bruit de dépressurisation, la baleine remonta encore à la surface.

— C'est un rorqual, dit un Français dont Wolf avait oublié le nom.

Wolf accepta l'information. Il n'en connaissait pas plus sur les baleines que sur la culture des araucarias. En tout cas, maintenant qu'ils s'étaient rapprochés, la taille de l'animal était vraiment impressionnante : entre vingt et trente mètres. Ça lui faisait une sensation incroyable d'être à côté d'un être vivant qui devait bien peser ses cent tonnes, le poids de vingt-cinq éléphants, le poids de plus de mille hommes. Une appréciable quantité d'adrénaline se mit à circuler dans ses veines, le réchauffant mieux qu'un chauffage central.

L'Allemand semblait garder son calme. Il pivota avec soin le canon à harpon, ajusta la visée et déclencha le tir. La détonation claqua comme un coup de tonnerre, immédiatement suivie d'un son aigu et déchirant, pareil à celui d'un synthétiseur programmé par un cinglé en pleine montée d'acide.

— C'est la baleine. Elle est touchée, dit encore le Français.

À côté du bateau, les mille hommes que pesait le rorqual s'ébrouaient dans une eau couverte de sang. Il cracha une haute fontaine écarlate dont les grains gelés tombèrent en rebondissant tout autour de l'équipage. Le capitaine hurla un ordre incompréhensible pour tout le monde sauf pour l'Allemand, qui actionna le treuil. La baleine résistait, le harpon se perdait quelque part dans les profondeurs grasses de son échine. Un nouveau coup de tonnerre retentit. Wolf vit que le capitaine avait quitté le poste

de commandement et les avait rejoints sur le pont, à l'avant, qu'il tenait un fusil à pompe et qu'il tirait des coups de feu dans la direction approximative de la tête de l'animal.

De rage et de désespoir, la baleine envoyait de grands coups de queue au-dessus de la ligne de flottaison du bateau qui résonnait comme un tambour. Le capitaine lâcha son fusil et saisit l'extrémité d'un câble soigneusement enroulé au pied du canon. Wolf remarqua le nœud coulant formant une boucle aussi large que le capitaine lui-même et il comprit ce qui allait se passer. Le capitaine se pencha, se fichant éperdument du sang et du sel qu'il avait dans les yeux ou des coups de boutoir qui faisaient trembler son bateau, complètement absorbé par son opération. Après quelques essais, il parvint à faire passer la queue dans la boucle, il lâcha un cri de victoire, dans les aigus, comme une petite fille qui reçoit la maison Barbie pour son anniversaire. Il passa l'extrémité dans le tour d'un treuil et actionna le moteur. Lentement, toute la partie arrière de la baleine sortit de l'eau. Ainsi maintenue par deux câbles d'acier de plusieurs centimètres de diamètre, criblée par le harpon et les balles, la baleine ne bougeait presque plus. Son gros œil noir regardait l'équipage d'un air résigné et ses nageoires ventrales claquaient lentement contre ses flancs.

Le capitaine poussa un cri et arrêta le treuil d'un coup sec. Son expression avait changé. De profondes rides barraient son front.

— Putain de merde ! dit-il en regardant la baleine.  
Tout le monde regarda.

— Putain de merde ! répéta-t-il.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Wolf au Français.

Le Français se pencha un peu plus.

— Je ne sais pas.

Puis le capitaine se tourna vers ses hommes. Il avait l'air au bord des larmes.

— On ne peut pas la pêcher. Il y a un numéro de série !

Wolf se pencha, essayant d'apercevoir où il avait pu voir un numéro de série. Il était bien là, près de l'aileron, en chiffres gris clair surmonté d'un code-barres.

— C'est quelle marque ? demanda l'Allemand trempé de sueur par l'effort qu'il venait de fournir.

— Nike ! dit le Français en indiquant le « swoosh », la très reconnaissable virgule inversée sur le flanc du rorqual.

— Merde ! Ce sont des eaux de pêche ici ! Qu'est-ce qu'elle fout là ? gémit le capitaine.

Ce que cette baleine Nike faisait là, personne n'en savait rien. La réponse la plus probable était qu'elle avait dû foutre le camp de là où elle devait se trouver normalement. Ce qui était certain par contre, c'est qu'elle n'avait aucune valeur marchande. Son code génétique était déjà sous copyright et personne n'allait donner d'argent pour ça.

Plus tard, les yeux fermés sur sa couchette après ses cinq heures de travail, Wolf revoyait sans cesse l'image du regard de la baleine.



Le regard le plus doux et le plus triste qu'il ait vu, bien plus triste et bien plus doux que celui que Kathy lui avait lancé quand elle lui avait dit qu'elle ne voulait plus continuer à vivre avec lui.

Wolf pleura longuement mais en silence.

Il ne voulait pas déranger.